

à votre patrie : ces travaux, ces devoirs, loin de troubler votre famille, lui servent d'exemples et de leçons. Il n'y a que le vice, le désordre, l'extrême misère, tout ce qui flétrit ou déshonore, qui soit incompatible avec le devoir sacré de cultiver vous-même l'âme de vos enfants. Ah ! vous faites un enfer de votre maison, vous y portez le désordre et la terreur ! Des domestiques insolents, un mari brutal, colère, joueur, ivrogne, libertin ; une femme légère et coquette ou une victime toujours en pleurs ! quel tableau à offrir à d'innocentes créatures ! Hâtez-vous, éloignez-les de cette école de douleur, plongez-les dans la boue des collèges ; que vos enfants au moins soient corrompus par d'autres que par vous ! Un jour l'ancre les revomira tout farcis de grec et de latin, sans principes, sans religion et aussi sans souvenir de leur famille, sans amour pour leurs parents ; mais vous aurez gagné cela que leur indifférence vous sera moins pénible que leur mépris.

CHAPITRE XVII.

VŒUX POUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

C'est à notre sexe sans doute qu'il appartient de former des géomètres, des tacticiens, des chimistes, etc. ; mais ce qu'on appelle l'homme, c'est-à-dire l'homme moral, s'il n'a pas été formé sur les genoux de sa mère, ce sera toujours un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son fils le caractère divin, on peut être sûr que la main du vice ne l'effacera jamais.

(DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. I, p. 213.)

Quelle est donc la véritable science des femmes ? Celle de la morale : voilà la seule étude qui leur convienne, qui leur soit nécessaire, et par laquelle elles peuvent influer sur la vertu des hommes.

(M^{me} BERNIER, *Discours sur l'éducation des femmes*.)

La vie intelligente ne manque, en France, ni aux classes élevées, ni aux classes intermédiaires ; elle est partout : dans nos salons, dans nos comptoirs, au camp, au barreau, à la bourse ; partout le nombre des idées s'accroît, les lumières se multiplient, la civilisation se développe : partout enfin il y a progrès, excepté dans nos écoles.

La pensée de concentrer l'instruction classique dans l'étude du grec et du latin appartient à Charle-

magne. Les langues nationales manquaient alors d'expression et de précision ; elles ne pouvaient rendre ni la loi, ni le droit, ni les sciences, ni la philosophie, ni la religion. Toutes les affaires privées et publiques se traitaient en latin ; on parlait cette langue aux assemblées des clercs et des docteurs, dans le cabinet des rois, dans le palais de la justice et dans le temple de Dieu.

Les institutions scolastiques de Charlemagne furent donc une des nécessités du temps ; mais ce qu'on n'a pas vu, c'est qu'elles furent un moyen de civilisation. Des patois barbares séparaient les peuples ; la langue latine les réunit. C'était la langue universelle, une langue énergique et superbe, qui portait en elle les grandes pensées de la grande nation, tous les trésors de la sagesse antique, tous les trésors de la sagesse moderne, dans les paroles non comprises de Jésus-Christ : des idées qui n'étaient point encore nées pour les peuples, et qui devaient les régénérer et les grandir. Voilà comment le système d'éducation fondé par Charlemagne fut favorable à la civilisation. Le profond législateur fit une langue savante d'une langue qui allait mourir. En recevant les mots, les peuples devaient recevoir les idées ; et dans ces études classiques, stériles aujourd'hui, et dont il nous légua le modèle, se cachait alors la rénovation, la vie intellectuelle de l'univers.

Cette lumière brillante que Charlemagne alluma dans son propre palais, et qui rayonnait sur l'Europe, les moines ne tardèrent pas à l'obscurcir. Devenus maîtres de l'instruction publique, ils substi-

tuèrent dans les collèges l'étude de saint Thomas d'Aquin et de Raymond Lulle à l'étude d'Homère, de Virgile, de Platon et de Cicéron : ces grands fécondateurs de l'esprit humain ne furent plus que des païens et des damnés ; leur lecture même devint un crime, et il fut un temps où il suffisait de posséder un Térence pour être banni de l'Université. C'en était fait de la civilisation européenne, si quelques hommes de cœur et de génie ne s'étaient opposés au mouvement rétrograde. Il y eut alors, comme de nos jours, une lutte terrible entre les partisans des ténèbres et les amis de la lumière : le passé et le présent se rencontrèrent pour s'outrager. Du haut des murs de l'Université les obscurants fulminaient des excommunications ; leurs adversaires répondaient par la science et la pensée. Les plaisanteries acérées d'Ulrich de Hutten¹ et la profonde érudition de Reuchlin avaient déjà commencé la victoire, lorsqu'au milieu des cris de l'École, des bulles des papes et des foudres théologiques, on vit paraître Luther, qui ébranla le monde, et Ignace de Loyola, qui voulut le dominer. Alors tout change : on s'aperçoit que derrière la question du grec et du latin il y a une

¹ L'ouvrage d'Ulrich de Hutten est intitulé *Litteræ obscurorum virorum*, Lettres de quelques hommes obscurs ; c'est un mélange de plaisanteries et d'invectives piquantes contre la scolastique, dans le genre des *Provinciales* de Pascal ; jamais la sottise, l'hypocrisie, la fourberie et l'ignorance n'eurent un adversaire plus dangereux : Hutten, pour frapper les ennemis de la raison, n'a besoin que d'imiter leur style et de parler leur langage. Son livre, devenu rare aujourd'hui, fit une révolution, et commença l'affranchissement de l'intelligence.

question d'existence et de progrès : c'est une civilisation expirante qui fait effort pour reculer son heure, et une civilisation nouvelle qui se lève à son horizon. La Réforme et le jésuitisme terminèrent la querelle par des combats sanglants, et ce fut en présence de ces deux grands pouvoirs, et pour ainsi dire sous leurs coups, que le moyen âge s'écroula.

Cette révolution européenne nous ramena aux lettres classiques. A cette époque, c'était un pas vers la raison : les Grecs et les Romains continuaient leur règne sur le monde en le civilisant, et à mesure que la langue s'enrichissait, les âmes s'ouvraient aux nobles sentiments et aux nobles pensées. La preuve que l'étude des anciens commençait à vaincre notre barbarie, c'est qu'au milieu des crimes et du mauvais goût du siècle elle nous donnait les L'Hôpital, les de Thou, les de Harlay, les Molé, ces hommes taillés sur le patron antique, et dont le type ne se trouve que dans l'histoire d'Athènes et de Rome. A cet enfantement moral allait bientôt succéder un enfantement littéraire ; aux élèves d'Aristide et de Caton, les élèves d'Homère et de Sophocle. Ce fut comme une révélation de la poésie et de l'éloquence : l'arbre des langues antiques portait ses fruits dans les langues modernes, et les merveilles littéraires du siècle de Louis XIV furent le dernier terme, ou, si l'on veut, l'apogée des institutions scolastiques de Charlemagne.

Ainsi s'opéra le mouvement moral prévu par le grand législateur : ses prévisions étaient immenses, elles ne furent point trompées ; mais il fallut neuf

siècles pour les accomplir. Aujourd'hui l'enseignement scolastique, tel que le conçut son génie, n'est l'expression d'aucun besoin : la lumière ne brille plus là. Tout ce que les langues grecque et latine avaient à nous apprendre, elles nous l'ont appris : c'est un trésor épuisé. Sous Charlemagne, le monde entier leur demandait la civilisation ; à cette heure, tout se borne à des recherches philologiques ou littéraires. Devenues l'objet spécial des études de l'homme de lettres et de l'homme de cabinet, elles fécondent le génie, mais elles ne peuvent plus être le fondement de notre éducation nationale. Celle-là, pour être utile, doit participer des progrès de l'humanité.

Déjà sous Louis XV, la nécessité de modifier les études s'était fait sentir. Un homme énergique, M. de la Chalotais¹, déclarait en plein parlement que l'instruction des collèges était au-dessous du siècle. Pendant ce temps, les réclamations de Rousseau remuaient l'Europe. Qu'arriva-t-il ? *l'Émile* fut brûlé par la main du bourreau à la porte du temple de la justice, et M. de la Chalotais, chargé de fers, fut précipité dans les cachots ; mais la vérité restait libre et planait sur la France !

Alors commença le travail de l'opinion publique : on disait que la science des collèges était une science morte, bonne tout au plus à faire des moines, chose

¹ Dans ses réquisitoires au parlement de Bretagne des 7 décembre 1761 et 21 mai 1762, qui furent suivis en 1763 de son *Essai sur l'Éducation nationale*, ouvrage aussi bien pensé qu'énergiquement écrit.

morte aussi dans le monde civilisé ; que les thèmes, les amplifications, la prosodie, les vers grecs et latins, et tout le fatras pédantesque, ne donnaient ni état, ni vertu, ni considération ; que l'histoire de Rome était fort belle sans doute, mais que celle du pays avait aussi sa beauté et son utilité ; que ce n'était point assez de savoir ce qu'on faisait à Babylone sous le règne de Sémiramis, si l'on ne savait ce qui se faisait en France sous le règne des Bourbons ; que l'étude des mœurs, des usages, des sciences et des lois de notre patrie était au moins aussi féconde que les phrases harmonieuses de Quintilien et de Cicéron ; qu'il était temps enfin de nous apprendre dans les écoles les choses qui devaient un jour nous occuper dans le monde, et que la véritable éducation consistait à faire des hommes, et non à souffler des pédants. Voilà ce qu'on disait alors et ce qu'on répète aujourd'hui, car, seul au milieu des ruines du passé, l'arbre que la main vigoureuse de Charlemagne enfonça dans le sol est resté debout. Dernier témoin du moyen âge, il voit encore l'enfance joyeuse se rassembler autour de lui ; mais son front desséché n'étend plus sur elle que des branches sans ombrage et des rejetons sans fruits.

Et que dire en effet d'une instruction qui ne comporte rien des besoins du siècle ? Comment servirai-je ma patrie, si vous m'instruisez toujours comme un écolier et jamais comme un citoyen ? Quoi ! point d'exercice de la parole dans un gouvernement où la parole règne ! point de connaissance de la vérité dans

une législation qui laisse le mensonge libre ! point d'étude des institutions dans un État où les institutions consacrent des droits et imposent des devoirs ! Et si des choses que vous n'enseignes pas je passe aux choses que vous enseignes, à quoi bon cette rhétorique qui mécanise le style, et cette logique qui mécanise la pensée ? Quelle éloquence est jamais sortie du vide profond des *Tropes* de Dumarsais, et quelle vérité des argumentations sophistiques de l'École ? Au lieu de féconder une âme, on organise une machine ; on y jette une proposition, elle se divise en trois termes, et il en sort un syllogisme. Voilà le chef-d'œuvre de l'art de raisonner : il fait également triompher le pour et le contre, il donne raison aux deux adversaires. Et c'est à cette opération trompeuse que vous attachez mes principes, mes croyances, ma morale, ma conviction ; les principes, les croyances, la morale, la conviction du monde civilisé !

Instruire sans inspirer, c'est stériliser. Ne me demandez pas des exemples, car je vous offrirais le siècle tout entier. Et voyez seulement cette jeunesse bruyante que chaque année les collèges nous versent par torrents ; elle apparaît dans le monde, sans illusions, et comme désabusée du monde, mécontente avant de connaître, blasée avant d'avoir usé ; des enfants, des adolescents, privés des grâces de l'innocence et des enchantements du bel âge : voilà notre génération ! Et quelle verve pour le crime ! quelle puissance pour la déraison ! Cette jeunesse, elle parle,

et sa parole imprime l'effroi ; elle écrit, et ses pages sanglantes impriment le dégoût ; sa poésie à elle, c'est l'adultère et l'assassinat ! poésie toute physique, poésie de décorations et d'épouvantement, sans leçons pour la vie, sans morale pour la société. Partout les émotions du cœur font place aux convulsions de la Grève et aux œuvres du bourreau. Ne dirait-on pas que tous les sentiments naturels sont éteints sur la terre ; qu'il n'y a plus ni sensations douces, ni impulsions généreuses, ni amour de la vertu ? Ah ! malheureuses mères ! qu'avez-vous fait de vos enfants ? quelles paroles furent prononcées sur leurs berceaux ? de quelle gloire occupâtes-vous ces tendres imaginations et où donc est le Dieu que vous leur apprîtes à prier ?

Telle est cependant notre situation morale, scientifique et littéraire.

Sous le premier rapport, nous n'avons rien à espérer des écoles. L'enseignement de la morale n'y produit guère que l'ennui, et ce n'est pas par là que la vertu peut nous arriver. Il faut la mettre dans les mœurs comme une habitude, avant de la mettre dans l'intelligence comme un raisonnement. Ne lui cherchons pas d'autre professeur que l'amour maternel. Laissons notre âme se développer sous l'influence de ces ravissantes impressions ; plus tard, lorsque, tourmentée du besoin de savoir, elle s'é lancera dans les champs de l'infini, tout lui deviendra intelligible ; car les vérités les plus sublimes ne se découvrent qu'à la lumière des vérités naturelles et religieuses.

L'éducation de l'intelligence consiste dans le nombre des idées acquises ;

L'éducation morale, dans le résultat des impressions reçues.

Ces principes posés, voici mes vœux pour la régénération de nos écoles.

Je voudrais établir trois degrés d'instruction :

L'instruction primaire dans toute la France ;

L'instruction intermédiaire dans toutes les villes du royaume ;

L'instruction classique et scientifique dans tous les chefs-lieux de département, et dans toutes les villes de trois mille âmes, en la modifiant suivant les besoins de chaque localité

Ainsi divisée, l'instruction descend du riche au pauvre ; elle donne à tous quelques idées communes ; elle fait plus, elle porte l'intelligence dans les campagnes ; elle attaque la barbarie de cette multitude qui, depuis douze siècles courbée vers la terre, lui demande le vin qui nous égaye, le pain qui nous nourrit, nos vêtements, notre luxe, nos richesses, sans que jamais nous ayons songé à la faire jouir du plus petit bienfait de la civilisation.

Nous parlerons ailleurs de l'instruction primaire, qui, suivant nous, ne peut devenir universelle dans les campagnes que par les femmes. C'est donc surtout les jeunes filles qu'il faudrait instruire au village, afin de les mettre à même d'instruire un jour leurs

enfants. Instruire les jeunes filles, c'est faire une école de chaque maison. Mais nos législateurs ne savent pas cela, et ceux qui l'ont entendu dire ne paraissent pas beaucoup s'en inquiéter. A peine est-il question des filles dans les trente lois d'instruction primaire qui, depuis cinquante ans, sont sorties de nos fabriques législatives¹.

Cet oubli est d'autant plus déplorable que c'est à l'instruction des jeunes filles, bien plus qu'à l'instruction des jeunes gens, qu'est attachée la civilisation des campagnes. Dans l'état actuel des mœurs, les paysans sont des espèces de bêtes brutes, qui traitent leurs femmes comme des bêtes de somme. Les traiteraient-ils ainsi, si les femmes avaient sur eux l'avantage d'un peu d'instruction ? et les femmes consentiraient-elles à leur avilissement, si elles avaient un peu plus de lumières ? Le meilleur moyen d'adoucir la brutalité d'un sexe est de donner de la délicatesse à l'autre ; après quoi on peut laisser agir la jeunesse et l'amour, ils parleront le prodige.

Passons aux autres degrés d'instruction.

L'instruction intermédiaire s'adresse au corps de la société, à toutes les classes qui veulent faire de leurs enfants autre chose que des médecins, des avocats, des artistes ou des professeurs : elle substitue aux études grecques et latines l'étude de quel-

¹ Voyez au livre III le chap. xxii, intitulé *de la Civilisation des campagnes par les femmes*.

ques langues vivantes et des sciences naturelles ; à la rhétorique, des cours de littérature ; à la logique, des cours de philosophie morale ; à l'histoire de la Grèce et de Rome, l'histoire générale et l'histoire de France ; enfin l'étude de nos institutions, tout ce qui peut faire un bon citoyen, tout ce qui peut éclairer l'industrie, perfectionner l'agriculture, étendre l'esprit et féconder l'intelligence.

Cette instruction doit se modifier à l'infini, suivant les besoins intellectuels et matériels de chaque département, suivant ses relations avec les peuples voisins : ainsi, dans le midi de la France, c'est l'italien et l'espagnol qu'il faut enseigner ; dans le nord, l'allemand ; dans les ports de mer, l'anglais.

Donner à chacun les connaissances indispensables à la carrière qu'il doit suivre, voilà la règle. Qui le croirait ? dans cette exposition si simple, il y a un problème à résoudre.

L'instruction intermédiaire enveloppe une partie de la nation, toute la partie du milieu, celle qui gravite au sommet de la société par la richesse née de l'industrie, celle qui sort des derniers rangs du peuple par les développements spontanés de l'intelligence.

Le troisième degré comprend les collèges, qu'il faudrait transformer en écoles centrales, ou en écoles libres comme le collège de France à Paris : l'instruction doit y être encyclopédique, afin d'offrir à chaque esprit le point sympathique vers lequel il est emporté. Toutes les sciences sont unies : pour les connaître, notre faiblesse les divise ; pour les com-

prendre, le génie les rassemble. Il n'y a vraiment qu'une science, l'observation des lois de la nature : leur champ est l'univers, et leur point de réunion la raison humaine.

On conçoit quel mouvement l'instruction encyclopédique donnerait à la pensée, et de combien de genres nouveaux elle enrichirait la littérature. Depuis longtemps elle est dans les mœurs, force sera de l'introduire dans les collèges : les idées mûrissent comme les fruits.

Mais cette instruction universelle ne devra pas seulement être dirigée vers le développement du génie, elle devra l'être vers les applications vulgaires et journalières de toutes les sciences utiles à l'humanité.

Ainsi nos jeunes gens n'étudient la médecine que pour se faire médecins, et le droit que pour se faire avocats.

Je voudrais au contraire que, sans être médecin, tout homme fût capable de connaître les symptômes de nos maladies les plus communes, et d'y apporter les premiers secours ; chose d'autant plus facile que ces maladies, très-peu nombreuses, sont les seules que les médecins sachent guérir.

Et aussi que, sans être avocat, tout homme entendît assez les lois civiles et politiques pour surveiller ses affaires, éviter un procès, échapper aux ruses de la chicane, et savoir rectifier les oublis d'un notaire, les friponneries d'un procureur, et jusqu'aux actes de l'administration.

Les trois quarts des embarras et des amertumes

de notre vie naissent de l'ignorance de ces choses, et souvent de cette ignorance sort notre ruine.

Je voudrais enfin que chaque semaine les jeunes élèves de toutes les écoles fussent introduits dans les musées, dans les ateliers, dans les fabriques, dans les grandes exploitations d'agriculture et d'industrie, afin d'y saisir les sciences dont ils n'ont que les théories, dans leurs applications les plus curieuses et les plus utiles. En développant le génie de quelques-uns, ces connaissances générales seraient utiles à tous.

Toutes ces écoles seraient publiques ; les enfants viendraient chaque jour y recevoir l'instruction, et l'on couperait court à la corruption horrible des collèges en n'y recevant que des externes.

Le but de nos trois degrés d'instruction est de favoriser l'état de chacun, et non d'inspirer à chacun l'envie de sortir de son état.

L'enseignement des collèges, donné à tous sans distinction, court au but opposé. Son résultat est d'éveiller la vanité des petits esprits : il arrache l'enfant de la boutique de son père pour en faire un médiocre journaliste, un déclamateur, un tribun. Sur les débris de l'ancienne noblesse, qui avait au moins de la grandeur, il fonde la pire des aristocraties, la plus étroite, la plus mesquine, l'aristocratie bourgeoise ; et celle-là nous en jouissons, demandez-lui ce qu'elle a fait.

On dira peut-être que nos trois degrés d'enseignement détruisent l'unité de la France et tendent à former trois nations dans la nation.

Oui, si aucune idée générale, si aucune communion de principes ne les réunit.

Or, c'est là précisément le point de la question : il s'agit de savoir si cette communion de principes doit se constituer dans l'étude du grec et du latin, et dans les idées de républiques antiques qui ressortent de cette étude ; en d'autres termes, il s'agit de savoir si nous serons Grecs, Romains ou Français, si nous nous réunirons dans un ordre d'idées qui admet des esclaves et des ilotes, ou si nous combattons pour la liberté du monde. Poser ainsi la question, n'est-ce pas la résoudre ?

La communion des trois degrés d'enseignement se trouve dans l'idée morale et religieuse. L'étude des langues mortes peut rapprocher les hommes ; les principes de l'Évangile seuls peuvent les unir. Tous les grands peuples de l'avenir sortiront de l'Évangile. Voilà ce qu'il était important de dire au moins une fois, car voilà ce qui manque aujourd'hui à toutes nos éducations.

Notre vœu le plus ardent, et ce sera le dernier, est donc de voir introduire dans les collèges et dans les écoles primaires et secondaires les enseignements de cette philosophie toute religieuse, dont les tendres impulsions fécondent chaque page de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre. Ce vœu fut celui des hommes les plus éclairés du siècle de Louis XIV, car déjà à cette époque le vide se faisait sentir, et l'on demandait alors ce que nous demandons aujourd'hui, témoin ces lignes touchantes du docte et pieux au-

teur des *Entretiens sur les sciences* : « Quel fruit remporteraient les jeunes gens du collège, s'ils en sortaient avec la connaissance de Dieu et de ses attributs ; s'ils y avaient connu la grandeur de leur âme, son immortalité, la fin pour laquelle elle a été créée, et l'usage qu'elle doit faire de ses facultés ¹ ! »

C'est en 1683 que le père Lami émettait ce vœu, et en 1840, je prends date, le vœu n'est pas encore accompli.

Pour féconder notre système, pour multiplier les bons résultats qu'on doit en attendre, on instituerait dans chaque collège un certain nombre d'examineurs chargés de visiter tous les ans les écoles primaires et intermédiaires. Le but de cette institution serait moins de constater les progrès que de reconnaître les intelligences supérieures, afin de les tirer de la foule. On interrogerait les élèves, on reconnaîtrait les capacités de tous genres, ces aptitudes spéciales qui font les artistes et les savants, ces penchants invincibles qui sont comme l'instinct des grandes destinées ; on les saisirait à leur naissance ; et cette large moisson faite dans les petites écoles irait perpétuellement enrichir les écoles supérieures. Ainsi seraient rendus au monde les trésors intellectuels que, depuis le commencement des siècles, la Providence nous prodigue inutilement pour le monde et sans honneur pour l'humanité.

Toute loi d'instruction primaire et secondaire qui

¹ *Entretiens sur les sciences* du P. Lami, p. 292.

ne recevra pas cette institution aura manqué le but. Le but n'est pas seulement d'apprendre à lire à la multitude : sur plus de trente-trois millions d'âmes qui composent notre population, ne laisser perdre aucune intelligence, faire surgir toutes les supériorités, les mettre chacune à leur place en leur donnant le degré d'instruction qui leur est propre, voilà le but.

Le poète errant dans un cimetière de campagne ne dira plus :

« Peut-être dans ce lieu solitaire gît un cœur jadis animé de la céleste flamme ; là peut-être sont ensevelies des mains dignes de porter le sceptre ou d'éveiller les harmonies sublimes de la lyre.

« Mais la science jamais ne déroula devant eux ses grandes pages riches des dépouilles du temps : la froide misère réprimait leurs nobles transports, et glaçait dans leur âme les inspirations du génie !

« Que de pierres précieuses du plus pur éclat demeurent perdues dans les gouffres de l'Océan ! que de fleurs charmantes s'épanouissent, se colorent sans être vues, et prodiguent leurs parfums aux brises du désert !

« Ici repose peut-être quelque rustique Hampden, qui, d'un cœur intrépide, affrontait le petit tyran de son héritage ; là gît inconnu dans la tombe quelque Milton muet et sans gloire !... »

Cette idée d'instruire et d'ennoblir les masses appartient aux temps modernes ; elle ouvre les nouvelles destinées du globe. Les anciens législateurs ne l'auraient pas comprise, eux qui mutilaient l'homme pour le dominer. Les législateurs du moyen âge n'y auraient vu qu'une impiété, eux qui n'imaginaient

¹ *Elegy written in a country church-yard*, par Thomas Gray.

la science que dans l'Église. Il en résulte qu'aucun peuple jusqu'à ce jour n'a produit tout ce qu'il pouvait produire, je ne dis pas en sagesse, en vertu, mais seulement en intelligence : c'est un spectacle sublime qui manquait à la terre, et que nous préparons aux siècles à venir.

Heureux si les peuples, ainsi régénérés, apprennent à soumettre l'intelligence à la morale ! C'est ici le plus haut point de perfection où l'homme puisse atteindre, et pour y arriver que faut-il ? un seul principe évangélique. Tout ce qui nous émeut dans le beau, tout ce qui nous transporte dans la vertu, tout ce qui est généreux, tout ce qui est héroïque, se résume dans cette parole divine : Aimez Dieu et les hommes. Dieu a mis la morale dans l'amour, afin qu'elle fût à la portée des plus pauvres d'esprit : l'intelligence sera plus ou moins développée, mais l'âme sera grande. Doctrine sublime, qui va chercher ses disciples sur la première et sur la dernière marche. Et voilà que cette foule inerte, ces masses stériles, s'élèvent jusqu'à la sagesse de Socrate par la charité de Jésus-Christ. C'est donc la religion qui doit vivifier les peuples : ils seront justes devant Dieu s'ils aiment les hommes, et puissants parmi les hommes s'ils aiment Dieu.

Ici la mission des femmes se révèle. Placées, chez tous les peuples et dans toutes les classes, en dehors des lois de la politique, pures de nos passions funestes ; seules au sein de la société, elles sont restées dans les lois de la nature. Rien ne porte atteinte à leur ca-

ractère de femme : le souci des affaires n'a jamais flétri leur pensée ; elles ne sont ni guerriers, ni magistrats, ni législateurs ; elles sont épouses et mères, elles sont ce que le Créateur a voulu qu'elles fussent. C'est une moitié entière du genre humain échappée par sa faiblesse même aux corruptions de nos puissances et de nos gloires. Oh ! qu'elles cessent de regretter leur part dans ces passions fatales ! qu'elles nous laissent la tribune, la législation, les armées, la guerre : si elles partageaient nos fureurs, qui donc ici-bas pourrait les adoucir ? Voilà leur influence, voilà leur royauté. Comme elles portent dans leur sein les nations à venir, elles portent dans leur âme les destinées de ces nations. Qu'elles fassent entendre sur toute la terre les mêmes paroles d'humanité et de liberté ; qu'elles y fassent naître un seul sentiment d'amour de Dieu et des hommes, et leurs destinées seront accomplies. Il faut des armées pour conquérir le monde, il ne faut qu'un sentiment moral pour le civiliser et le sauver.

CHAPITRE XVIII.

VŒUX POUR L'ÉDUCATION DES CAMPAGNES ; MOYEN DE HATER
CETTE ÉDUCATION.

Derrière l'éducation est caché le mystère du perfectionnement et du bonheur de l'humanité. (KANT.)

Il fut un temps où l'ambition des classes laborieuses était d'amasser assez d'or pour vivre noblement, c'est-à-dire sans rien faire : le privilège poussait alors le peuple vers l'oisiveté, et les nobles vers l'ignorance ; car si l'homme du peuple voulait devenir noble pour ne rien faire, le noble n'osait ni travailler, ni s'instruire de peur de déroger. Ainsi l'ambition d'un côté, le préjugé de l'autre, tenaient à nous replonger dans la barbarie. Maintenant, grâce à Dieu, le travail n'est plus en déshonneur ; l'instruction et le talent sont redevenus ce qu'ils auraient dû toujours être, une supériorité véritable qui efface toutes les supériorités de convention. Les inspirations des belles âmes, les travaux des fortes intelligences constituent la noblesse nouvelle, et celle-là n'appartient à aucune caste, elle est le lot du genre humain. Que si quelques exemples contraires affligent encore nos yeux, ils appartiennent